

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Quoique nous ayons déjà parlé, dans un des derniers courriers, de la toilette de dessous, nous y revenons aujourd'hui, parce que du juponnage dépend, dans son ensemble, l'élégance du costume. La tournure peut déformer complètement un gracieux relevé en lui donnant trop de développement, en accusant une croupe par trop arrondie, en rejetant outre mesure tout un édifice de draperies, savamment combiné. Il est certain que cette mode de tournure est bien un peu ridicule, et nous disons *un peu* par égard pour celles de nos lectrices qui aiment cette bosse proéminente. Enfin! puisqu'elle est acceptée, cherchons le moyen de la rendre aussi peu disgracieuse que possible, en ne mettant que des jupons faits spécialement pour elle et des tournures si bien cambrées, qu'on ne puisse les deviner.

Je veux indiquer aujourd'hui à mes lectrices une très bonne maison de jupons et de tournures. C'est le hasard, sous la forme d'une élégante amie, qui nous l'a fait découvrir. Cette amie que nous accompagnions, allait y commander un jupon tournure en surah noir. Madame M. Borderau, qui nous a paru avoir parfaitement compris les exigences actuelles de la mode, nous a montré, avec une bonne grâce charmante, des modèles nouveaux qu'elle vient de créer pour la saison. Ce sont ces modèles que nous allons vous décrire.

Le jupon-tournure se fait en surah, en satin, en nanzouck assez fort, en percale, et se garnit de dentelle noire, de dentelle torchon ou de fantaisie de



Costume en faille gris bleu et tissu de laine léger mélangé gris et bleu.  
Costume en ottoman bronze avec filet de soie feu et cachemire bronze. Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.  
Chapeaux de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

broderie anglaise. La coupe est des plus ingénieuses et l'agencement bien commode. — Le jupon est monté à une haute ceinture qui se boutonne sous la tournure, laquelle est mobile à la taille; elle s'attache ensuite par des rubans. Cette tournure est résistante,



les aciers sont disposés graduellement, tout en formant, comme un très petit avancement sur lequel s'appuiera la basque; l'intérieur est lacé et parfaitement organisé pour nos modes. Sur ce premier jupon-tournure se place, derrière seulement, une moitié de jupon qui se boutonne de chaque côté, afin de pouvoir s'enlever pour être blanchie; c'est cette moitié de jupon qui reçoit les plus coquettes garnitures: l'une est couverte par deux séries de trois volants froncés, rehaussés de dentelle, chaque série ayant pour tête une bande coulissée; une autre a trois étages de plissés ornés de broderie et d'un entre-deux brodé, sous lequel passe un ruban de couleur qui fait coulisse, une autre encore a le haut disposé en un long bouillonné sous lequel prennent des volants et plus bas un fouillis d'autres volants qui doit soutenir on ne peut mieux le bas de la jupe. Nous avons vu des jupons et des tournures pour toutes les tailles; des jupons développés pour les femmes grandes et minces, de très plats avec la tournure si bien placée qu'ils amincissent les personnes fortes des hanches. Les garnitures chiffonnées, coulissées, pour le jupon en surah ou en satin, sont remplacées par d'autres plus pratiques pour le jupon qui se lave; aux deux, des dentelles en profusion, élégant papillonnage qui fait bien; aussi de la broderie pour le dernier, de genre plus simple. Voici l'adresse de madame M. Bordereau: 32, rue du Sentier.

J'allais oublier de dire que le jupon-tournure dispense de tout autre jupon, excepté de celui que nous nommons jupon intérieur.

Maintenant que dit de nouveau la chronique mondaine? Elle parle de bals, de soirées, de mariages, de grandes fortunes qui s'allient à de grandes familles moins fortunées, de somptueux diners, ennuyeux et maussades si les voisins sont inconnus. Parmi ces fêtes, celle qui a eu lieu dans le bel hôtel de la rue Tronchet s'est distinguée par une élégance d'une grande originalité. La cour convertie en jardin d'hiver resplendissait de lumière; les ombres fantastiques des palmiers, des aloès et des lianes des tropiques, vous faisaient rêver aux forêts vierges du nouveau monde; c'était féerique! Dans le grand escalier qui mène aux salons de réception, même abondance de plantes gigantesques et rares, égayées de buissons de roses et d'azalées.

Les serres de Passy, de notre bonne ville de Paris, n'offrent pas en ce moment, réunion plus variée d'azalées, et de plantes vertes aux plus étranges feuillages. A travers ces longues feuilles, larges ou finement découpées, lancéolées ou à raquette, apparaissaient les personnages des superbes tapisseries anciennes qui couvrent les murs: que d'aliments pour les imaginations vives! A leur aise elles peuvent dans ce milieu, évoquer les personnages historiques ou de belles châtelaines. Nous, encore pénétrée de la charmante figure de Dame Orianne de Valpreuse, nous la vîmes gravir les degrés de l'escalier avec cette dignité qui n'exclut pas le charme, et cette grâce qui ravissait tous les cœurs. Les premiers accords d'une valse auxquels se mêlaient des voix masculines et féminines, nous ramenèrent à l'an de grâce 1884, et bien ils firent, car un prosaïque pli du tapis, rencontré sous nos pas, aurait pu nous y ramener d'une façon par trop terre à terre.

Les toilettes étaient dignes de ce milieu: des dentelles diaphanes mêlées de fleurs argentées et couvertes de scarabées; des tulles illusion, brodés en soie, capitonés d'églantines Clémence Isaure, des soies anciennes voilées de légères gazes retenues par un feuillage Norma, etc., etc.

Quelques traînes majestueuses promenaient leurs ondulations à travers la foule, et les femmes savaient si bien les diriger par un imperceptible mouvement, qu'elles ne s'enchevêtraient pas dans les pieds des promeneurs.

Ces valse et masurkas chantées sont d'un effet entraînant; elles donnent des ailes et font disparaître la fatigue de plusieurs nuits passées au bal.

Signalons une robe de tulle blanc garnie de plumes de paons; splendide décoration qui ne peut aller qu'à des femmes de fière allure. Mais aussi, gare aux quolibets et aux comparaisons malveillantes!

CORALIE L.

#### COMPAGNIE DES INDES

27, rue du Quatre-Septembre.

L'exposition des nouveautés élégantes de la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, n'est point un appel banal à la foule, c'est une invitation qui s'adresse aux dames à la recherche de vraies nouveautés et de toilettes vraiment parisiennes. Les tissus de genre, tant en soieries qu'en lainages, y sont tous complètement inédits. C'est à cette exposition que les dames retrouvent ces étoffes exclusives qui font partie des assortiments de la Compagnie des Indes. Ces étoffes comme celles d'un genre plus courant, mais toujours de bon usage et d'excellente qualité, sont largement représentées dans cette maison dont la clientèle veut bien encourager par sa fidélité les bonnes et anciennes traditions. Les tissus bon marché trouvent aussi leur place dans cette mise en vente. En annonçant les soieries, les foulards et les lainages légers aux prix indiqués plus loin, MM. Roullier frères et C<sup>ie</sup> tiennent à prouver que l'on peut vendre du beau, du bon et du nouveau, sans cesser de vendre bon marché, et mettre ainsi l'élégance à la portée de tous les budgets. Parmi les dernières créations, citons: le sac à raisins, voile uni grande largeur 4 fr. 50 cent. Se fait dans les nuances mode, marine, gris. Le broché as de pique, nuance oreille d'ours sur fonds clairs et foncés à 6 fr. 25 cent. le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur. En noir sur cachemire de l'Inde, sur voile, sur cachemire français fin, une collection de dessins fort jolis, depuis 6 fr. 25 c. jusqu'à 9 fr., dessins, grain de café, croissant, clochette, etc. La rayure, genre limousine sur crêpe léger domine, puis viennent les carreaux genre tartanelle, les tissus genre anglais, le Rimini, le craquelé glacé de nuances brouillées indécises, quadrillés rayés, etc.; toutes, bonnes nuances sobres, tranquilles, mais ayant beaucoup de genre. On en fera, les limousines en tête, soit des costumes complets, soit des polonaises drapées sur jupon court uni. En outre, cela fait des robes inusables, avec lesquelles on pourrait faire le tour du monde aussi aisément qu'un voyage d'agrément aux eaux ou à la mer. Nous engageons nos lectrices à s'adresser en toute confiance à la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, on leur enverra de grandes liasses d'échantillons, grâce auxquelles on fait tranquillement son choix à quelque distance que l'on soit.





*Falconer, imp. Paris.*

4468

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffes de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL, 6, r. Gluck - Chapeaux de M<sup>me</sup> BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.  
Ceinture-Regente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS, 12, r. Auber - Etoffes en foulard  
de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix.



HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Quels parfums exquis, M. Guerlain tire des fleurs et des plantes! Il met tout son talent de chimiste à extraire ces essences dont les femmes aiment à parfumer leur mouchoir, essences fines qui n'attaquent ni les nerfs, ni la tête. La mode avec raison, a fait un véritable succès au bouquet Marie-Christine, à l'héliotrope blanc, aux parfums de l'Exposition, Impérial russe.

Il y a des femmes qui varient l'odeur des cosmétiques et de l'extrait dont elles font usage; d'autres au contraire s'enveloppent d'une seule et même odeur. Leur savon, leur pâte d'amandes, leur eau de toilette, le parfum de leur

mouchoir, tout est à la violette, aux fleurs nouvelles, au Jockey-Club, etc., etc. Ceci est affaire de goût. Cependant, nous croyons que la variété est préférable. L'odorat finit par s'habituer au parfum *perpétuel*, et alors il est à craindre que l'on en abuse. Nous venons de nommer les parfums à la mode, mais il y en a beaucoup d'autres bien agréables, dont la liste serait trop longue. Toutefois, citons encore : rose et œillet, rose et violette, la verveine, le cédrat, fleurs des Alpes, parfum de France, bouquet de Seymour, prince de Galles.

Ces odeurs ont encore le mérite de conserver leur parfum indéfiniment, nous dirons de même pour cette excellente et incomparable eau de Cologne impériale russe, dont la limpidité et la conservation sont dues aux esprits supérieurs que M. Guerlain emploie dans la fabrication.

EXPLICATION  
DES GRAVURES NOIRES  
(Pages 169 et 171.)

*Costume en faille gris bleu et tissu mélangé gris bleu.* — Sous-jupe en faille plissée de côté en forme de quille; sur cette quille passent des pattes qui rattachent les deux côtés de la seconde jupe, en lainage, ouverte à cet endroit. Le bord inférieur est dépassé par un plissé en faille. Une draperie-tablier et un pouf chiffonné et enlevé. Corsage à très petite basque, fermé par des pattes sur un plastron plissé en faille. A la manche, un plissé surmonté d'un poignet-patte.

*Costume en ottoman de laine bronze à filets en soie feu et cachemire bronze.* — Jupe en ottoman, le bord dépassé par un plissé en cachemire. Tunique en cachemire, le relevé divisé en trois draperies; celle du tablier plus longue et moins ramassée de plis que celle de côté. Pouf accentué. Mantelet en ottoman s'arrêtant à la taille; le côté du dos forme le dessus de la manche. Une ruche en satin au contour, des nœuds à pans en étroit ruban de satin, au bas de la manche et des pans.

*Déshabillé en nanzouck et dentelle.* — Tablier fait d'entre-deux de dentelle et de bandes en nanzouck à plis rabattus, le tout monté horizontalement. Au bas, une dentelle, et de chaque côté une spirale de dentelle sur la couture qui monte le tablier à la tupe, laquelle est couverte de volants de dentelle. La casaque en nanzouck est coupée, devant, par des entre-deux; une dentelle au bas, deux autres en jabot séparées par une chute de bouclettes en comète; des bouclettes



1381

Déshabillé en nanzouck et dentelle.

pareilles soulèvent les coquilles. A la manche et à l'encolure, ruche de dentelle.

EXPLICATION  
DE LA GRAVURE COLORIÉE  
(N° 4468.)

*COSTUMES DE VILLE*  
*Costume en cachemire d'Ecosse, garni avec des bordures de châle de l'Inde.* — Jupe en taffetas avec un plissé de cachemire au bas; une seconde jupe en cachemire est garnie d'une première bordure qui remonte sur le côté; une seconde au-dessus, celle-ci s'arrête à droite sous la tunique. La tunique forme deux draperies inégales croisées l'une sur l'autre, du côté droit. Tunique pouffonnée, relevée à droite, en larges plis doubles, le bord appliqué d'une bordure. Corsage à basque très courte, garni en gilet de deux bordures; col montant. A la manche ronde, un poignet en cachemire ouvert sur le côté. — Botte en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau en paille loutre. Devant, touffe de feuilles mortes attachant une aile de Martin-pêcheur.

*Costume en bengaline brochée de velours et surah.* — Jupe en bengaline brochée,

avec un plissé au bas; tunique rehaussée de deux rangs de dentelle noire; derrière, un pouf et des pans plissés. Corsage en broché avec petit fichu en dentelle noire, arrêté par des plaques en perles de jais, mêmes plaques tout autour de la jupe et à la manche arrêtée sous le coude. — Bottes en chevreau verni. — Gants de Suède. — Chapeau en paille grise à bord évasé. Une draperie en velours autour de la calotte et une énorme touffe de coucous sur la passe.



## CAUSERIE

## LE VERNISSAGE AU SALON



C'ÉTAIT autrefois un jour privilégié, mais en République apparemment il n'y a plus de privilèges; les billets d'admission sont prodigués de telle sorte que la foule du vernissage ne peut être comparée désormais qu'à celle d'un dimanche vulgaire. Dès le matin, on s'écrase dans les galeries et même à la sculpture.

Les seuls visiteurs qui ont pu voir quelque peu sont ceux qu'une bonne fortune a fait venir vers l'heure du déjeuner, tandis que chez Ledoyen l'entrain des artistes excités qui veulent non sans peine se faire servir, les harangues de MM. Garnier et Carolus Duran, les fleurs jetées aux rois de la fête en guise d'ovation par des mains féminines, tout ce joyeux tumulte qui est bien de l'ivresse, mais sans l'aide du vin, quoi qu'on en dise, scandalise les gens du monde qui croient à une orgie et répandent fort innocemment des bruits calomnieux. Vers une heure le flot revient encore grossi; vers deux heures il s'augmente de tous les flâneurs, de toutes les élégantes qui veulent, les uns pouvoir dire qu'ils n'ont pas manqué le vernissage, les autres arborer une toilette nouvelle... frais perdus pour ces dernières...

Qui donc songera, je vous le demande, à remarquer les polonaises enlevées, les limousines, les grands chapeaux Louis XVI, dont la haute garniture de fleurs ou de coques de ruban semble attachée au bout d'un bâton au-dessus du visage qu'elle n'accompagne guère? Ces excentricités ne nous ont frappées qu'à la sortie; personne cependant ne peut s'empêcher, tout en jouant des coudes, d'admirer le joli costume amazone en grosse étoffe d'un brun brouillé que moule à ravir la taille fine d'une jeune fille au nom célèbre dans les arts, mademoiselle Lemaire. Elle est ainsi plus charmante encore que ne peuvent s'en douter les admirateurs de son portrait par Chaplin; mais que les personnes moins sveltes se méfient du « genre tailleur », surtout quand il est aggravé par des gigots!

Nous avons déjà fait connaître à nos lectrices, en les conduisant dans les ateliers, quelques-unes des meilleures toiles de l'exposition sur lesquelles nous ne reviendrons plus, sauf pour constater qu'elles ne perdent rien au voisinage d'œuvres plus tapageuses: les bizarreries de mauvais goût ne l'emporteront jamais sur le style et sur le vrai talent; ce sont des coups de pistolet tirés en l'air; on tourne la tête, mais on ne s'arrête pas.

Bonnat s'étant abstenu, Munkacsy ayant tenu, bien à tort selon nous, à entourer son admirable *Calvaire* de l'appareil imaginé naguère pour son *Christ devant Pilate* qui n'en avait pas besoin non plus; Baudry

ayant comme lui assuré la solitude d'une exposition particulière à sa *Psyché* où le mythe hellénique est rendu avec tant de science et de grâce, malgré quelques défauts très frappants dans la construction de l'*Amour*, à laquelle semblent avoir contribué trop de modèles différents, de même que trop de confidences variées sont venues aider M. de Goncourt à la composition de *Chérie*, cette étonnante jeune fille qui manque absolument d'unité comme l'*Amour*; plusieurs des maîtres en un mot étant absents, le Salon se fait remarquer d'abord par une certaine pauvreté qui laisse péniblement déçu le public alléché par des promesses de réforme et de progrès. Il est vrai que les tentatives plus ou moins heureuses, faites pour élever le niveau de l'art, n'ont pas encore eu le temps de donner leurs résultats.

L'invasion des noms étrangers nous paraît inquiétante; les Anglais, les Allemands, les Américains, etc... sont-ils donc en train de nous couper l'herbe sous le pied dans les arts comme ils le font dans l'Industrie, ou bien la France se montre-t-elle par trop hospitalière?... Quoi qu'il en soit le livret a une allure étrangement cosmopolite. Quelques mains vigoureuses tiennent pourtant encore notre drapeau national et le font triompher. Puvis de Chavannes, par exemple, continue sa noble guerre au réalisme. Son *Bois sacré* est vraiment consacré aux dieux, cher aux Muses, emprunté à la pure Arcadie. Les personnages qui le hantent y vivent d'une vie élyséenne. Quelle grandeur dans les lignes simples et calmes du paysage: ces collines boisées, onduleuses et, sur le premier plan, cette prairie traversée d'un cours d'eau, et entrecoupée de bouquets d'arbres parmi lesquels errent ou se reposent des femmes demi-nues, tandis que les enfants cueillent des fleurs, et les jeunes gens des branches de laurier! Aucune action, pas de sujet proprement dit, et cependant c'est l'idéal même de la composition décorative.

Ceux qui la trouveront comme toujours d'une exécution un peu vague, pourront se tourner vers les morceaux merveilleux de relief que Henner offre à notre admiration. Le *Christ au tombeau* n'est qu'un cadavre couché sur un drap blanc, mais le contraste des tons de la chair et du linge représente un véritable tour de force qui met son auteur au premier rang des coloristes. Nous préférons encore la petite nymphe accroupie qui pleure, parce qu'à celle-là on ne songe à rien demander de divin et qu'il importe peu que le visage soit sacrifié. Une pâte incomparable, voilà le cri des peintres devant Henner. Mais, quand il s'agit d'un sujet religieux, autre chose serait nécessaire.

Les sujets religieux, hélas! Où en trouver qui soient traités avec respect? L'*Assomption de la Madeleine*, par M. Liphart, nous semble absolument inconvenante malgré certaines parties qui révèlent beaucoup



de talent. La sainte, très jolie et très profane, n'est évidemment occupée qu'à faire valoir les lignes de son torse cambré que l'ange préposé à cette fonction, doit hésiter, et pour cause, à enlever au ciel. Il n'y a rien dans le *Baptême* de Notre-Seigneur par M. Lehoux, qui rachète une affreuse couleur de pain d'épice; M. James Bertrand a fait du Calvaire un décor petit et prétentieux; M. Duez, représentant le *Miracle des Roses*, abaisse et défigure Saint-François d'Assise; la *Sainte-Julie* de M. Ravaut n'est point banale, mais il lui manque aussi je ne sais quelle fleur délicate de mysticisme, un voile de pudeur sur sa nudité de martyr.

Oui vraiment la peinture religieuse est morte. En revanche nous avons la peinture que l'on a très justement appelée scientifique. L'une des toiles les plus remarquées et les meilleures effectivement du Salon, sous bien des rapports, est une immense composition empruntée à l'âge de pierre.

Au milieu d'arbres gigantesques un groupe de chasseurs qui ressemblent eux-mêmes à des animaux, rapporte l'ours que viennent d'abattre les épieux formidables. Au fond, devant une cabane, un vieillard armé d'un couteau de silex s'apprête à quelque sacrifice. Des femmes, des enfants l'entourent. Un puissant tempérament de peintre éclate dans cette œuvre importante; nous déclarons cependant préférer à ces aïeux que nous prête M. Cormon, nos premiers parents tels que les comprenaient Michel-Ange et Raphaël. Peut-être n'étaient-ils pas beaucoup plus fabuleux de type et d'allures; les données en somme sur ces époques préhistoriques sont fort incertaines, on en conviendra, et pour rendre pittoresques de pareilles restitutions, il faut y mêler beaucoup de fantaisie qui enlève toute valeur de renseignement à leur pédantisme. Ainsi les femelles de ces fauves à deux pieds devaient être en réalité aussi rudement ébauchées que leurs époux; pourquoi M. Cormon a-t-il placé au milieu d'elles de si jolies rousses? L'excuse d'un pareil sujet est d'être destiné au musée de Saint-Germain.

Parmi les tableaux documentaires, auxquels nous préférons mille fois le moindre sujet poétique, il faut citer l'étrange ouvrage de M. Surand, autour duquel on fait tant de bruit. Les paysans Carthaginois, paraît-il, crucifiaient les lions qu'ils avaient pris afin de terrifier les autres par cet exemple. Est-ce une allusion à l'inutilité de la peine de mort? un argument en faveur de son abolition? Sur certaines croix il n'y a plus que des squelettes, d'autres à moitié rongés tortent la gueule ou bien se balancent à leur gibet, tandis que les corbeaux tournoient autour d'eux. M. Surand a peint cette scène bizarre avec une incontestable habileté, mais ne nous hâtons pas de lui décerner du génie; attendons-le à une prochaine épreuve, rappelons-nous que M. Sylvestre après nous avoir donné sa *Locuste*, d'une si belle promesse, fournit cette année *Trencavel*, cette mauvaise représentation de l'assassinat d'un vicomte de Béziers.

Il y a des talents qui tournent court ou qui ont de fâcheuses éclipses. La *Crieuse de vert* et le *Cimentier* de M. Roll, n'ajouteront rien à sa gloire; pourquoi marcher en peinture sur les brisées de Zola, sous prétexte qu'on a de la fougue et qu'on recherche le vrai? D'autres réalités que la laideur existent, grâce

à Dieu. M. Roll déroge, ayant commencé comme il l'avait fait. C'est déroger aussi, que d'agir comme M. Motte qui, après ses ingénieuses restitutions de l'antiquité, dont *Circé*, *Baal* et la *Pythie* nous avaient inspiré le goût, finit par son indécant tableau de religieuses plumant des Amours comme elles plumeraient des poulets.

Plus d'un peintre, nous regrettons de le dire, prend à partie l'Eglise pour flatter apparemment le genre de public qu'allèchent certaines publications de M. Léo Taxil. Le plus audacieux, M. Garnier, a vu son *Borgia* s'amuser refusé par le jury. Nous ne voulons pas comparer à ce peintre de troisième ordre un artiste de valeur incontestée, M. Jean-Paul Laurens. Nous constaterons seulement que ce grand talent a été maintes fois mieux employé qu'aujourd'hui. Urbain VI savourant sa vengeance, a la physionomie d'un vieux curé de campagne, et chacun sait pourtant que ce pape, s'il fut rigoureux dans certaines mesures, qu'expliquent peut-être des temps terriblement troublés eut, du moins, tout le prestige du savoir et de l'intelligence. Peut-être serait-il juste d'expliquer par une note, comment Urbain VI fut amené à faire exécuter six cardinaux à la suite des perfidies du roi de Sicile, et au milieu des sanglantes péripéties qui accompagnèrent le grand schisme d'Occident. Mais non, le public du dimanche s'arrêtera devant cette prison ou gisent des cadavres grimaçants, sinistres dont se repaissent avec complaisance les yeux d'un vieillard, et dira: « Voilà l'histoire des papes! » Sans se douter que M. Laurens, ce peintre attiré de la mort, a tout simplement voulu revêtir d'une forme nouvelle sa funèbre inspiratrice, car nous ne pouvons admettre qu'il s'abaisse à flatter des passions de parti. C'est une tentation pourtant à laquelle plus d'un a cédé.

Qui sait si M. Flameng en représentant dans une œuvre qui serait grande si la grandeur se mesurait au mètre, le *Massacre de Machecoul*, n'a pas tenu à prouver que les décrets terribles, lancés par la Convention contre la Vendée en 93 furent amplement justifiés par les horribles cruautés du parti royaliste?

Il y a de fort belles choses dans cette énorme page d'un ton un peu froid, blanchâtre et assez désagréable en somme. Certaines figures de femmes sont charmantes d'expression et d'allure, les groupes de paysans armés de faux, de fourches, de fusils de chasse et de bâtons ferrés, sont d'un bon mouvement, les victimes gisantes au premier plan bien étudiées, mais peut-être y a-t-il autre chose à faire dans ce temps-ci que d'enregistrer, le pinceau ou la plume à la main, les crimes de la noblesse et du clergé.

Reposons-nous auprès du chef-d'œuvre de Jules Breton, les *Communiantes*, cette blanche procession qui suit un petit chemin fleuri, et à laquelle va se joindre l'enfant hâlée sous la mousseline, si vraie, si rustiquement gentille, que sa grand'mère bénit d'un baiser avant de la laisser partir. Nous recommandons à nos lectrices la superbe figure de femme enveloppée dans une cape d'indienne violette. Les vers qui accompagnent ce tableau, leur prouveront, que l'auteur des *Communiantes* et d'une *route en hiver* est poète autant que peintre. Le génie s'est prodigué à cette famille Breton: la fille, madame Demont, a su mettre encore cette fois dans sa grande toile intitulée *le Calme*, une

(La suite à la page 176.)



N° 1. Corsage en gaze perlée.

Légère doublure en soie noire. Le milieu du devant est caché par la chemisette en dentelle; la gaze perlée s'arrête au côté. Grosse ruche de dentelle à l'encolure et spirale au bas de la manche demi-longue. Des attaches en ruban ottoman se nouent sur la chemisette, dont le bord inférieur retourne en bouffant. Une spirale de dentelle court sur la basque.



N° 1. Corsage en gaze perlée avec chemisette en tulle.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue Richelieu.

N° 2. Corsage en gaze côtelée, brochée de velours.

Sous le bord dentelé de chaque devant, un peu au delà, se monte un gilet en soie boutonné au milieu, lequel est couvert par la chemisette de dentelle qui est froncée à l'encolure. Cette chemisette tendue retourne en bouffant, dans le bas, et le devant est maintenu à la taille dans une ceinture en ottoman qui prend sous le corsage et qui s'agrafe du



N° 3. Costume en voile bleu et capucine, et tissu de soie broché en relief de bouquets en velours capucine.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

côté opposé. Un nœud placé de côté semble attacher la demi-ceinture. Col montant. A la manche un bouillon de tulle blanc. Au bord dentelé court un cordon de grosses perles fines.

N° 3. Costume en voile changeant bleu et capucine, et tissu de soie glacé et broché mêmes teintes.

Jupe en tissu de soie, dentelée à son bord inférieur, avec plissé en voile. Sur le côté, une quille faite de plissés en voile d'inégales hauteurs. Grande tunique en voile, drapée d'un seul côté avec flot de ruban piqué sur le groupe de plis; derrière, un pan en tissu de soie s'échappe du poul. Corsage à basque; le bord se perd sous la tunique. Plastron en tissu broché, agrafé de côté, avec une spirale de dentelle qui part de l'épaule pour s'arrêter au bas du plastron, en suivant la ligne fuyante. A la manche, un parement en tissu broché.

N° 4. Agrafe Médicis pour ceinture, avec médaillons repérés et têtes de l'époque.

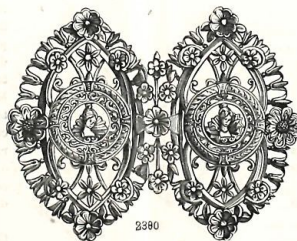
Le tout en relief — Prix, 12 fr.



COSTUMES DE PROMENADE

N° 6. Costume en lainage écu et broderie anglaise.  
N° 7. Costume en mousseline-laine unie gris feutre et mousseline-laine brochée de pavés en velours grenat.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.



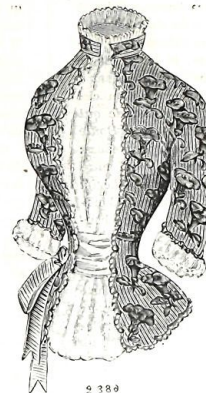
N° 4. Agrafe pour ceinture.  
De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

N° 5. Costume en cachemire grenat foncé, ou voile double, ou lainage de fantaisie. — Prix, 150 francs.

Jupe plissée verticalement de larges plis creux, séparés par quatre plis couchés, avec une draperie-tablier plissée en arête. Un poul modéré est séparé de la draperie, par deux panneaux boutonnés l'un sur l'autre, et sur le côté du tablier. Corsage amazone à pointe-gilet fermé de côté, avec double rang de boutons rappelant la disposition des panneaux. A la manche un parement fermé de même que le corsage.

N° 6. Costume en lainage écu et broderie anglaise sur batiste écarlée.

Jupe en lainage, garnie d'un volant broché qui est dépassé par un plissé; au dessus, des plis rabattus sont pris sur la hauteur. Tunique en batiste brochée, drapée sur la hanche d'un flot de coques en ruban de velours noir. Un poul, sur lequel s'appuie la petite basque du corsage. Devant, une chemisette intérieure plissée diagonalement; une bande brochée est disposée irrégulièrement et en fieu se terminant au bord de



N° 2. Corsage en gaze côtelée brochée de velours, avec chemisette en dentelle blanche, de M<sup>lle</sup> Vidal.

la basque, de côté. Une autre broderie prend sur la pointe, tourne et s'arrête sur la basque en se coquant. Volant à la manche arrêtée au coude.

N° 7. Costume en mousseline-laine unie gris feutre et mousseline-laine brochée de petits pavés en velours grenat.

Jupe en lainage uni, garnie d'un frissonnant et de deux biais. La tunique en lainage broché est appliquée, au contour, d'un ruban en velours grenat; son drapé lui fait décrire deux pointes aiguës; à gauche de larges plis étagés. Corsage-veste en lainage uni, l'encolure ouverte, garnie d'un col genre Médicis, fermé, à la poitrine, sur une chemisette brochée que découvrent les côtés fuyants de la veste. Un ruban de velours au contour. La manche très épaulée, fendue en dents qui laissent voir un bas de manche bouillonné, en étamine.



N° 5. Costume en cachemire grenat foncé.  
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



bonnedose des qualités viriles et gracieuses, solides et primesautières à la fois, cette science du plein air, cette puissance de vie et d'expression qui valurent l'an dernier un si franc succès à *la Plage*; le frère, Émile Breton imprime toute la poésie mélancolique dont il est capable à cette silhouette d'église, sous un ciel d'hiver, qui représente pour lui le *Vieux monde qui s'en va*. Plaignons ceux qui préfèrent à tout cela *Boule de Suif* ou la jolie porchère disant à ses pourceaux : « *Qui m'aime me suive* »; ou bien dans un autre genre le brancard d'hôpital de M. Brion; les *Chérifa* réunies en un harem de singes par M. Benjamin Constant; les *porteurs de viande*, de M. Gilbert, une boucherie qui n'a même pas le mérite d'être appétissante; le dyptique à *sensation* de M. Besnard : *Maladie et convalescence*; voire la *Salle Graffard*, de Béraud; quoique cette réunion de têtes qui vocifèrent à la clarté du gaz, soit fort curieuse à titre de document, pour nous servir de l'expression dont on nous rebat les oreilles.

Autre grief contre les tendances actuelles : l'étude consciencieuse et sévère du nu, ne préoccupe plus nos peintres, ils déshabillent leurs figures ce qui n'est pas la même chose; celui-ci nous montre en guise de nymphe ou de déesse, un modèle lisant le *Figaro* dans l'appareil d'Eve, celui-là fait battre en duel au Bois de Boulogne, deux dames qui sous prétexte de régler à l'épée une affaire d'honneur ont ôté leur corsage, oubliant probablement qu'elles n'avaient pas de chemise.

M. Bouguereau compte parmi les rares disciples de l'art classique qui cherche ses inspirations dans la mythologie quand il ne la demande pas à la légende chrétienne. Bien souvent nous lui avons reproché une sorte de perfection molle et monotone à laquelle nous préférons cette inégalité qui accompagne les productions plus intéressantes de virtuoses moins savants. Mais aujourd'hui sa *Jeunesse de Bacchus* arrête la critique sur nos lèvres. Sans doute la bacchanale est encore bien sagement ordonnée, les deux centaures de droite nous semblent un peu bourgeois, mais il y a des groupes excellents et même de la hardiesse, une originalité vraie dans celui qui nous montre cette jeune fille relevant, sans cesser de danser, une ménade qui vient, épuisée, de tomber à terre.

L'*Aurore* de Jules Lefebvre, qui s'envole, à demi voilée par la brume matinale, au-dessus des eaux

qu'elle effleure de ses pieds roses, est, elle aussi, une merveille d'élégance, de grâce et de fine coloration. M. Feyen Perrin entend admirablement la demi-teinte; tout au plus peut-on reprocher à ses jolies *Baigneuses* de n'être pas modelées avec assez de précision; nous leur préférons peut-être *Armorica* la pêcheuse bretonne qui attend, couchée sur la grève, le retour de la barque encore éloignée que sa prière suit.

Chose étrange, deux tableaux de sculpteurs, la *Léda* de M. Mercié, l'*Hylas* de M. Falguière pèchent sous le rapport du dessin et révèlent en revanche de grandes qualités de coloriste; le premier du reste où le peintre appelle à son secours le plumage d'un cygne noir pour faire ressortir les qualités d'une chair merveilleusement vivante, est bien vulgaire d'intention et de mouvement; le second est une simple étude, presque informe et que l'on est stupéfait de voir figurer ailleurs que dans un atelier.

Malgré la foule, personne ne peut manquer de remarquer, tant il tient de place, le panneau décoratif très gai, très brillant, très digne de son nom que M. Escalier a intitulé la *Bonne Aventure*. Le lieu où va être transporté ce palais de Marquis de Carabas surmontant les degrés de marbre, que descend d'un pas de pavane un couple galant auquel des bohémiens viennent offrir leurs divertissements, le vestibule auquel est destinée cette scène de riante féerie, pourront se vanter d'être éclairés d'un perpétuel rayon de soleil.

Inutile de nous efforcer à percer les groupes qui entourent le portrait d'homme par Carolus Duran. Nous avons déjà rencontré cette « Excellence » aux Mirlitons. Mais gardons-nous de sortir avant d'avoir admiré les deux portraits de femmes où Cabanel s'est surpassé : celle-ci est jeune et fraîche, celle-là est encore et toujours belle; l'une et l'autre ont lieu d'être contentes du peintre qui restera décidément l'interprète le plus délicat et le plus distingué du charme féminin.

Comparez à ces deux portraits celui de l'amazone en habit et en chapeau gris, évidemment calomniée par M. Delaunay. Et M. Delaunay pourtant est un grand artiste. Son portrait de Régnier l'atteste, après tant d'autres. Ce qui lui manque c'est ce talisman, la ceinture de Vénus et sans lui, quoi qu'en disent les adversaires à outrance de ce qu'on appelle « le vieux jeu » il n'y a pas de talent complet.

T. B.

### Curiosité historique.

Dans l'église principale de Toulouse, on voyait, on voit peut-être encore, une place de la table de Communion toute dorée. Voici quel souvenir cet ornement rappelle : un jour de Pâques, le premier Président de la Cour se rendait à la Sainte-Table; un homme s'y rendait aussi, lui, mais il n'osa s'agenouiller à ses côtés et il se retira dans un coin. Le Prési-

dent qui l'avait reconnu, se leva, le chercha, lui mit la main sur l'épaule et lui dit doucement. « Venez près de moi, mon ami, devant Dieu nous sommes tous frères. »

Et le bourreau et le magistrat communiquèrent l'un à côté de l'autre.





## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)



qui ne s'est point sanctifié dans une cellule et a connu le monde ailleurs que dans une cure de campagne. Sur le front, très large, on lisait certaine expression malicieuse tempérée par une bonté sans limites.

« J'aurais parié que c'était vous, mon cher curé, dit le magistrat en allant avec empressement au devant du prêtre. *Elle* est arrivée, et ma fille la fait dîner en ce moment.

— Mon Dieu ! monsieur le curé, vous êtes trempé ! dit la maîtresse de maison avec un regard où l'on devinait plus de sollicitude pour les tapis du salon que pour la personne du visiteur.

— Excusez-moi, madame, dit le vieux prêtre avec un profond salut et un fin sourire. Mais il a tant plu qu'il ne reste pas de boue dans les chemins, et c'est surtout de l'eau que je vous apporte. *Elle* n'est pas trop fatiguée ? continua l'abbé Césaire en se retournant vers son ami.

— J'ai peur que si ; mais elle semble courageuse et robuste. Le bonheur de vous voir lui fera oublier sa fatigue. Je craignais pour votre pupille que cette tempête ne vous empêchât de venir.

— La pauvre enfant aurait moins besoin de me voir si elle était arrivée par un ciel radieux : je n'ai pas fermé l'œil cette nuit en songeant à la chère petite, ballottée, seule, sur le détroit. Elle n'avait jamais vu la mer ! »

Pendant ces paroles, M. des Touches avait sonné.

« Prévenez ces demoiselles, dit-il au domestique, que je les prie de passer au salon avant de remonter. Ne leur annoncez pas que M. le curé est venu.

— Vous ne nous aviez pas prévenus que miss Wood est une beauté ? fit la présidente, revenant à son idée avec l'inexorable ténacité des femmes d'un certain caractère.

— Madame, j'ai prévenu votre mari que miss Wood est une jeune fille très bonne, très intelligente, très dévouée à ses devoirs et remarquablement instruite et bien élevée. J'ai dit et je répète que je répons d'elle, ce qui est vrai dans tous les sens, car je me considère comme son tuteur devant Dieu. Je ne suis pas compétent pour décider si elle est une beauté, mais je dé-

clare que je n'y vois nul inconvénient et surtout nul remède. »

Hélas ! oui, miss Wood était une beauté, il n'y avait pas à se faire d'illusions. Elle paraissait en ce moment sur le seuil, conduite par Sabine qui lui donnait le bras comme à une amie, et qu'elle dépassait de plusieurs pouces. Elle avait quitté son manteau de laine et son chapeau de voyage. Malgré un soupçon de raideur britannique, sa taille richement développée était une merveille d'élégance et de grâce. Sous l'épiderme des joues, fin et lustré comme le pétale d'une rose nouvelle, un sang riche faisait courir les teintes toujours changeantes de la jeunesse. Les yeux d'un bleu foncé, largement ouverts, honnêtes, confiants, un peu mélancoliques peut-être, des yeux *liquides*, comme disent les Anglais, s'abritaient sous de longs cils presque bruns. La chevelure, au contraire, était d'or pâle. Tordue en lourdes tresses qui lançaient, à chaque mouvement, des lueurs blondes, elle eût fait l'orgueil d'une reine et semblait peser comme une couronne massive sur la tête d'une rare petitesse. La physionomie sérieuse, intelligente, semblait un peu froide à cause de la régularité même des traits. Mais, derrière ce noble visage, on sentait l'enthousiasme et la vie, comme on devine, au delà du marbre d'un portique, les vastes salles pleines de lumière, de chaleur et de parfums.

Auprès d'elle, cependant, Sabine des Touches ne paraissait point plus laide, avec son minois piquant de méridionale, où l'espièglerie de l'enfant gâtée se nuancait déjà des premières touches de la coquetterie un peu gamine des femmes d'aujourd'hui.

En apercevant l'abbé Césaire, miss Wood avait eu un mouvement pour s'élancer. Elle s'était contenue, mais elle était devenue toute pâle. De son côté, le vieux prêtre qui n'oubliait jamais un devoir, même de simple éducation, — et la sienne était raffinée, — commença par saluer affectueusement mademoiselle des Touches, marquant, dès la première minute, avec son tact infailible, l'attitude qu'il comptait garder envers sa protégée.

Enfin, il s'approcha de celle-ci dont les grands yeux semblaient l'appeler d'une supplication muette. Il posa une main sur la tête de la jeune fille inclinée devant lui avec ce respect plus marqué des catholiques anglaises pour les ministres de la religion, et d'une voix un peu basse il lui dit :

« *Poor child ! I hope you are not too much fatigued, from this dreadful journey.* »

Il savait que ces quelques mots de la langue qu'elle avait toujours parlée feraient plus de bien à la pauvre Mary qu'un long discours.

« Eh bien ! continua-t-il en français, pour donner à la jeune fille le temps de vaincre l'émotion qui la ga-



gnait, vous ne vous êtes pas trompée de chemin ? J'avais peur que vous ne vous réveilliez à Ostende ou à Cologne, ou même tout simplement au fond de l'eau. Je ne vous demande pas si vous avez été malade.

— Je ne l'ai pas été, répondit la jeune fille un peu lentement, mais dans un français irréprochable. Je suis bien contente, parce que quelqu'un m'a dit : après cette épreuve, vous pourrez aller en Amérique sans craindre le mal de mer.

— Et vous n'avez pas eu peur ?

— Un peu, mais tout le monde a été si bon pour moi ! D'ailleurs, cette mer furieuse était superbe. Je l'admirais tant qu'il me paraissait impossible qu'elle pût me faire du mal, et, chose étonnante, il me semblait l'avoir déjà vue.

— Vraiment ? dit l'abbé Césaire, qui demeura un instant perdu dans ses pensées. Maintenant, reprit-il bientôt, parlez-moi de votre Supérieure. Comment va-t-elle, la sainte femme ?

— Elle va bien, mon Père, mais elle est fort triste de mon départ. Elle m'a chargée pour vous d'une lettre qui est dans ma malle...

— Vous me l'apporterez demain, si M. des Touches veut bien le permettre. Et maintenant, mon enfant, allez dormir, et que Dieu rende bonne votre première nuit sur le sol de... de ma paroisse.

— Merci, mon Père.

— Appelez-moi : monsieur le curé. Nous ne sommes plus au couvent ici. Mais le nom ne fait rien à l'affaire et le cœur de votre vieil ami ne changera pas pour vous.

Miss Wood, très émue, salua M. et madame des Touches et sortit du salon, toujours escortée de Sabine qui la regardait sans la quitter des yeux, avec une admiration non déguisée. L'abbé Césaire se retira presque aussitôt.

Une heure après, tout le monde reposait dans la maison, et celle qui dormait le mieux était la pauvre orpheline qui venait de manger, pour la première fois, le pain gagné par elle.

### III

A neuf heures, le lendemain matin, Mary Wood, remise, comme on se remet à vingt ans, des fatigues de la veille, attendait dans sa chambre, séparée par un salon d'études de celle de son élève, que quelqu'un lui donnât signe de vie. Un pâle soleil de novembre qui semblait presque brillant à ses yeux d'Anglaise, éclairait un paysage assez triste. A ses pieds l'enclos, moitié parc moitié jardin, étalait ses buis aux dessins étranges, ses corbeilles de fleurs mourantes cerclées de leurs cordons de pommiers nains, ses allées où la pluie de la veille laissait une surface lisse de boue jaunâtre. Un bassin carré, débordant d'une eau trouble où surnageait une tonne à demi-submergée, dormait derrière sa margelle aux moulures rongées par la mousse, tandis que, sur les couches désertes, des cloches de verre semblables aux tentes d'un campement abandonné, conservaient tristement la mémoire des cantaloups depuis longtemps disparus.

A gauche, au delà d'un mur palissé d'espaliers, la prairie où quelques maigres tas de regain finissaient

de pourrir s'étendait jusqu'à la Charente, bordée d'un rideau monotone de peupliers jauniss, à travers lesquels la voile grise d'une gabarre descendant vers Saintes se montrait et disparaissait tour à tour.

A droite, un coteau peu élevé, planté de vignes à perte de vue, était coupé, près du château, par « la garenne », l'orgueil de l'habitation du Sauzet. De ce côté, au dessus des têtes encore presque vertes des chênes séculaires, on apercevait le toit trapu et les dernières assises d'une tour romane délabrée. C'était le clocher de Saint-Eutrope.

D'un œil mélancolique, miss Wood contemplait ce paysage si différent du site charmant de Roehampton que, deux jours avant, elle apercevait encore. Au moment où elle commençait à s'oublier en des pensées tristes, un léger coup frappé à sa porte la fit tressaillir.

« Comment ! miss Wood, déjà levée et prête ! fit la voix gaie de Sabine. Voici une heure que je marche sur la pointe du pied dans ma chambre de peur de vous réveiller. »

Mary eut un mouvement pour tendre les mains avec effusion à son élève. Mais elle se souvint qu'à partir de cette heure son rôle d'institutrice était commencé et lui défendait tous les luxes, même celui des effusions.

« Je vois que vous êtes très bonne, Sabine, dit-elle en rougissant légèrement, ce qui arrivait sans cesse à cause de l'étonnante finesse de sa carnation. Voici la deuxième fois que je m'en aperçois depuis hier soir.

— Je ne suis pas très bonne, ou plutôt je ne suis bonne que pour ceux qui me sont sympathiques. Quel mystère que la sympathie ! Hier en voyant votre pied tâtonner pour trouver la marche, j'ai senti que vous m'attiriez à vous, et cependant je ne connaissais pas votre figure. Mais le thé est servi. C'est vous qui le ferez, voulez-vous ? car, moi, je ne m'y entends guère.

— Ce n'est donc pas votre déjeuner ordinaire ?

— Non, mais je veux m'y habituer. On dit que les Anglaises sont si malheureuses sans leur thé !

Deux minutes après, comme les jeunes filles étaient assises en face de la bouilloire fumante, dans le petit salon de Sabine, Mary demanda :

« Avez-vous eu déjà plusieurs institutrices ?

— Vous êtes la cinquième. Je vois que cela vous fait frissonner, mais vous avez tort. Je sens que vous serez la dernière et nous resterons longtemps ensemble, car je n'ai que seize ans, et papa veut me marier très tard.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je resterai plus longtemps que les autres ? demanda miss Wood en souriant.

— Je vous l'ai dit : vous m'êtes sympathique. Avec les autres, j'avais un système. Je les étudiais pendant quinze jours. Au bout de cet essai loyal, comme on dit maintenant, j'étais fixée, et si mon institutrice ne me convenait pas... ce n'était pas long. J'en ai fait partir deux, et je vous assure que celles-là ne songeaient point à me trouver très bonne.

— Mon Dieu ! Sabine, vous me racontez des choses terribles. Et les deux autres ?

— Oh ! celles-là, c'est... ce n'est pas moi qui les ai fait partir. Vous savez que madame des Touches n'est pas ma mère ?



— Je le sais. Avez-vous connu la véritable ?  
— Je n'avais que huit jours quand elle est morte.  
Et vous, miss Wood, possédez-vous encore vos parents ?

— J'ai perdu ma mère à trois ans. Mon père avait déjà succombé aux Colonies. Je ne me souviens ni de l'un ni de l'autre. »

Il y eut un silence de quelques minutes. Mary le rompit bientôt. Elle n'était pas là pour faire partager ses tristesses à son élève.

« Avez-vous appris l'anglais, Sabine ?

— Hélas ! oui, avec une institutrice allemande ! Aussi je me sens malheureuse d'avance en songeant combien vous allez rire de ma prononciation. Mais vous, miss Wood, est-il vrai que vous parlez toutes les langues ?

— Pas tout à fait, mais j'en parle assez pour que vous soyez bien à plaindre si je dois vous les apprendre.

— Papa dit que vous m'apprendrez le dessin, le piano, le chant, la physique, enfin tout ce que je voudrai. Mais j'ai peur d'une chose, c'est que vous me fassiez recommencer la Grammaire française.

— Qu'est-ce qui vous donne cette crainte ?

— Toutes les autres débutaient par là. Elles prétendaient qu'on m'avait fait suivre une méthode déplorable et qu'il fallait reconstruire l'édifice par la base. Aussi, telle que vous me voyez, je ne suis jamais arrivée au bout de ma syntaxe.

— Voilà ce que c'est que d'étudier ses institutrices au lieu d'étudier ses leçons. Que savez-vous, comme arts d'agrément ?

— Je dessine assez mal et je joue du piano assez bien. Mais tout cela c'est du temps perdu, car, quand je serai mariée, je ne toucherai plus ni à mes crayons ni à ma musique. C'est si prétentieux, une jeune femme qui pose pour l'art !

— Mais de quoi vous occuperez-vous, alors ?

— Je m'occuperai de mon mari. Cela vaut bien un piano.

— Oui, mais un piano est toujours là. J'ai entendu dire qu'en France, à Paris surtout, les maris sortent souvent.

— Oh ! s'écria Sabine avec impétuosité, mon mari ne sera pas Parisien !

— Vous me paraissez avoir des opinions très arrêtées sur les choses.

— C'est ce que dit papa. Cependant on me traite toujours comme une enfant. En fait de théâtres, j'en suis encore à l'Hippodrome et au Concert Padeloup. En fait de monde, à des diners de tantes et de cousines où l'on s'amuse... je ne vous dis que ça. Vous jugerez par vous-même, au mois d'avril.

— Alors vous préférez la campagne ?

— J'adore le Sauzet, et j'y aurais été la plus heureuse des créatures si je n'avais eu mes institutrices sur le dos.

— Soyez juste. Elles ne pouvaient pas vous élever comme certains médecins guérissent : par correspondance. Moi aussi, je serai forcée d'être « sur votre dos ».

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose, et je ne pourrai jamais me figurer que vous êtes mon institutrice. Vous en avez si peu l'air !

— C'est un compliment que vous croyez m'adresser ?

— Assurément. Les autres étaient affreuses, tandis que vous !... Figurez-vous que je m'attendais à voir paraître une vieille fille jaune comme un coing, avec de longues dents, de longs pieds et des tire-bouchons sur les oreilles. Jugez de mon heureuse surprise...

— Allons ! Sabine, c'est assez causé. Travaillons. Montrez-moi vos cahiers.

— Me voilà déjà punie ! avec les autres, j'avais toujours congé les deux premiers jours.

— Eh bien ! ne m'avez-vous pas dit que je ne ressemble point aux autres ?

— Travaillons, dit Sabine en embrassant miss Wood. Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. On ne peut pas vous haïr. »

Quand M. des Touches entra chez sa fille, ainsi qu'il faisait chaque matin, il la trouva penchée sur ses livres.

« Papa, dit-elle en sautant au cou de son père, si vous saviez comme j'aime déjà ma chère miss Wood ! »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

## HOMONYMES

Il en faut toujours un, chacun le sait, je pense,  
Aux robes de velours. C'est de toute rigueur :  
Ma folle couturière, aujourd'hui s'en dispense !  
Je lui garde un sermon de première vigueur.  
A peine on le croira ! c'est pourtant véritable  
Et prouve bien jusqu'où le peuple est éhonté :  
Ma lourde cuisinière en sert un, sur ma table,  
Qui n'a point couleur d'or et qui n'est pas monté !  
Crevé !... pourtant c'était un instrument solide.  
Mais de ses efforts vains voit se rire mon feu :  
Mon sot valet de chambre a fait cet invalide...  
Quel temps est donc le nôtre ? où marchons-nous,  
grand Dieu ?...

Oh ! l'âne de cocher !... il l'ôte à ma voiture  
Alors qu'il va pleuvoir et l'y met s'il fait beau !  
Vraiment, il semblerait que toute créature  
Fût, par le vent qui souffle, infirme du cerveau !  
Mon neveu le marin, amoureux du centrique,  
Célèbre ce poisson comme en un boniment !  
Ce jeune homme est épais et jamais ne se risque  
À faire un madrigal ou même un compliment.  
Quel marbre est mon époux !... il n'en a point en-  
core

Appliqué, dans la rue, à qui m'ose admirer !  
Il lui faudrait, vraiment, quelque leçon du More  
Car, de sa veine sèche, on n'a rien à tirer.

Proverbe du 10 Mai : Nul ne peut contenter tout le monde et son père.





Mantelet en laize orné de dentelle de Chantilly.



Pèlerine en dentelle avec chemisette en tulle-dentelle.

Modèles de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

*Mantelet en laize.* — La laize est employée pour le fond. La façon est ajustée au dos, avec une manche qui tient à la partie qui descend derrière, en double spirale; au milieu du chiffonné se fixe un beau motif en chenille et jais. Du bord du chiffonné-pouf tombe une dentelle froncée; cette dentelle tourne au bord de la manche et forme des pans très fournis. Sur le dos et les épaules, pluie de pampilles en chenille et jais.

*Pèlerine en dentelle.* — Le fond en tulle est couvert par trois plissés de dentelle sur lesquels sont appliqués des motifs formés de feuilles en velours. Un col montant en velours et un petit plissé de dentelle, posé en Pierrot. Sous ce plissé se monte la chemisette à pans qui se fait en laize, les pans entourés de frange et serrés à la taille par un chou en ruban.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4468, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

## PREMIER CÔTÉ

Confection en crêpon broché, page 1 (Album de Mai). — Corsage, toilette de diner, page 8 (Album de Mai).

## DEUXIÈME CÔTÉ

Redingote pour jeune fille, deuxième figure (gravure, n° 4466 bis).